

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



Gilbert La Rocque 1943-1984
Le testament d'un grand romancier

Gabrielle Poulin

Number 37, Spring 1985

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/39919ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Éditions Jumonville

ISSN

0382-084X (print)

1923-239X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Poulin, G. (1985). Gilbert La Rocque 1943-1984 : le testament d'un grand romancier. *Lettres québécoises*, (37), 10-12.



GILBERT LA ROCQUE
1943-1984

«**Le Passager...** ce livre troublant et beau comme un testament noir, qui confère à cette mort trop réelle hélas! la beauté, l'étrangeté et l'immortalité d'une oeuvre d'art.»

Gabrielle Poulin (*Le Droit*)

Le testament d'un grand romancier

Gilbert La Rocque, auteur de plusieurs romans dont Le Passager paru il y a quelques mois aux éditions Québec-Amérique, directeur littéraire de ces éditions, est décédé d'une hémorragie cérébrale le lundi 26 novembre 1984. Il avait lui-même organisé un beau lancement dans la cour intérieure du CEGEP Maisonneuve pour fêter les auteurs des livres publiés par Québec-Amérique depuis la rentrée, le jeudi 29 novembre. Malheureusement, il n'était pas là pour recevoir ses auteurs et ce multiple lancement est devenu en quelque sorte un hommage à Gilbert La Rocque. Lettres québécoises reproduit ici le texte que Gabrielle Poulin a lu ce soir-là devant les invités à cette réception, en hommage au romancier disparu. Ce texte a aussi été publié un peu plus tard dans Le Droit d'Ottawa.

À peine le dernier roman de Gilbert La Rocque, *le Passager*, était-il sorti des presses, que, poussée par une sorte d'urgence instinctive, je m'étais hâtée d'en écrire un compte rendu pour le journal *Le Droit*. Mon article s'intitulait: «Une écriture implacable.» Voici comment il se terminait:

La distance est si grande, le contraste si violent entre la misère du petit Bernard et son désir de silence et de paix, entre l'univers noir de l'enfant, qu'est demeuré le romancier Bernard Pion, et l'absolu qui n'a jamais cessé de l'attirer, que seul l'art, un très grand art, pouvait parvenir, en les opposant, à les concilier et à les réconcilier.

Aujourd'hui, quelques jours seulement après le départ si brusque et si définitif de l'auteur du *Passager*, nous découvrons tous, avec stupéfaction, qu'il suffit d'ouvrir, à n'importe quelle page, cet ultime roman de Gilbert La Rocque pour y lire la secrète prémonition d'un destin implacable: celui d'un romancier tourmenté, qui avait, hélas! tragiquement raison de se croire incompris. Ce soir, en guise d'hommage, au nom des auteurs pour qui Gilbert La Rocque a été

un ami, un conseiller et surtout un témoin lucide, sans compromission et sans concession, des exigences de la vie en littérature, qu'il me soit permis de projeter, sur les événements qui nous ont tous profondément bouleversés, quelques-unes des lueurs que laisse entrevoir *le Passager*.

À l'enfant Bernard, déjà seul au milieu des ombres que projettent les monstres conscients ou inconscients, on avait donné un tout petit oiseau jaune, vivant: «c'était comme une lumière nouvelle qui éclipsait tout le reste et il se sentait bien, même son père et sa mère ne lui apparaissaient plus que comme de lointains ectoplasmes ah oui tout était parfait!...» (P. 10.) Mais la nuit, quand le canari dort dans sa cage, les pleurs contenus de l'enfant, apeuré par les images persistantes des cauchemars, empêchent le père ivrogne de dormir. Dans un prologue bouleversant, Gilbert La Rocque donne à entendre la plainte muette de toute l'enfance que les puissants du monde s'évertuent à étouffer. L'enfant a beau murmurer, «comme une litanie furieuse», à l'adresse de son père qui l'a sauvagement battu: «j'vas te tuer! j'vas te tuer! j'vas te tuer!...», dès

que la lumière apparaît au matin, il ne se souvient plus de sa haine. L'on ne tue pas son père quand on n'est encore qu'un tout petit enfant. Il est tellement plus facile d'étouffer entre ses doigts la voix fragile du bonheur insouciant que de se briser les os sur l'image pétrifiée de celui qui s'appelle le père.

Que reste-t-il à celui dont l'enfance a été flouée? «De toute façon, il lui semblait qu'il n'avait jamais pu rien à rien, un peu comme s'il avait été condamné dès sa naissance à n'être guère plus qu'un spectateur, placé légèrement en retrait de cette vie qui vibrait et flambait autour de lui — qui lui apparaissait à présent comme un chemin plat qui s'étirait lugubrement à perte de vue, sans le moindre accident de terrain et sans le moindre caillou, une route lisse et morte où il ne se passerait jamais rien... Bien sûr, il y avait l'écriture [...]» (P. 33.) Oui, mais le romancier Bernard Pion désespère de jamais pouvoir écrire le chef-d'oeuvre dont il a toujours rêvé, qui aurait pour centre la figure inoubliable du vieil Émilien, le grand-oncle chez qui il avait vécu trois jours pendant son enfance de mal-aimé. Trois jours qui avaient passé comme un rêve et pendant lesquels il s'était senti,

enfin! libéré de ses cauchemars, ayant la «sourde impression de s'enfoncer dans une piscine chaude comme un ventre, où quelque chose de lumineux et de puissant l'aimait et l'étreignait...» (P. 20.) Mais une fois le père disparu, d'autres puissances aveugles ont continué de vouloir neutraliser la voix de Bernard Pion en ridiculisant son angoisse, en jetant l'anathème sur son univers oppressant de romancier, tandis qu'elles magnifiaient des ouvrages faciles dont fait un usage abusif une société qui adore les dieux promus par la publicité et se laisse engouffrer par les romans qu'on lui donne à consommer pour l'anesthésier plutôt que pour favoriser sa vigilance et entretenir son désir de vérité et d'absolu. Gilbert La Rocque met dans la bouche de son «romancier fictif» des paroles très dures à l'endroit des critiques, trop dures pour qu'elles ne lui aient pas été inspirées par une blessure inguérissable. Bernard Pion est réduit à l'impuissance: il est incapable d'aller jusqu'au bout de ses désirs de vengeance; il ne peut pas non plus écrire le roman qui le sauverait de l'abjection en forçant les critiques et les lecteurs à crier au génie, parce que, dans une sorte de lucidité, décuplée par une sensibilité exacerbée, il a conscience de l'injustice qui est faite à son talent. Il croit à l'authenticité de sa vision de l'univers; il se sent pressé de communiquer aux autres, à travers la beauté effarante d'une oeuvre unique, quelque chose de la fulgurance qui advient parfois dans sa mémoire ou dans son coeur. Mais «la page restait blanche, et il avait de plus en plus la pénible impression qu'elle resterait blanche à jamais [...]» Rien ne serait possible désormais. «Rien, sinon un trébuchement monstrueux, la chute dans l'informe et le chaos, la décomposition intime où il n'aurait plus qu'à se laisser engloutir et abolir sans même laisser de trace...» (P. 35.)

Heureusement, en dépit de son angoisse, parce que, malgré tout, l'enfance en lui ne s'est jamais laissée corrompre, le romancier Gilbert La Rocque, lui, a écrit jusqu'à la fin. La monstrueuse l'a guetté pendant tout le temps qu'a duré la longue nuit créatrice au terme de laquelle le «Passager» devait être autorisé à venir faire entendre à l'oreille des sourds sa plainte presque insupportable. Au bout d'une longue exploration parmi les fantasmes les plus naïfs et les plus inavouables, Bernard Pion, le pitoyable hé-

Gilbert La Rocque
LE PASSAGER
 roman

QUÉBEC AMÉRIQUE



ros, qui n'a jamais été qu'un innocent passager séquestré en lui-même par l'inconscience ou par l'injustice, tente de se donner la mort. Jusque dans cet acte de désespoir, il a «l'obscur conviction que ce n'était pas ainsi que cela aurait dû arriver, il y avait eu maldonne! il pouvait encore vivre!...» (P. 204-205.)

Non, ce n'est pas ainsi que cela est arrivé pour le romancier Gilbert La Rocque. Mais cela est arrivé. La mort n'a été que fictive pour le romancier Bernard Pion de même que ses actes de violence: «[...] au fond, y a pas fait grand-chose...», déclare un policier. «Rien que l'histoire du poignard; mais s'il était pas dans son état normal...» Désormais Bernard Pion, qui a raté même son suicide, est aux mains des psychiatres. N'empêche que lorsque sa compagne s'est approchée pour le regarder une dernière fois sur sa civière, «il dormait, le visage blême, paisible, presque sans respirer. Il avait l'air d'un cadavre qu'on mène au cimetière.» (P. 212.) Ce sont les derniers mots du *Passager*.

Personne ne pouvait savoir, il y a quelques jours, que le romancier Gilbert La Rocque avait écrit ce roman avec la lucidité et le détachement tragiques de celui qui rédige son testament. Lui-même, sans doute, ignorait jusqu'à quelles extrémités le conduirait cette exploration au plus profond de ses propres ténèbres créatrices. Le romancier qui se contente de raconter des histoires au goût du jour réussit à séduire les commerçants dont il dépend pour la mise en marché et la diffusion de ses livres. Qu'il se rassure, le fabricant de romans: le sort de l'écrivain, qui engage la totalité de

son destin chaque fois qu'il s'aventure dans la création romanesque, ne risque pas de lui arriver! Car écrire pour arracher les masques qui collent à sa peau en n'épargnant pas même la chair vive à laquelle ils adhèrent, écrire pour chercher, au-delà de l'inconscience et de l'incohérence des actes humains, un sens à la vie humaine et, en creusant avec ses doigts, dans les ténèbres, des corridors vers la lumière, garder assez de lucidité et de maîtrise pour que, de la chair et de la terre déchirées, rien ne se perde, voilà qui est une aventure périlleuse. Cette aventure engage tout l'être. C'est elle qui ouvre les brèches par où s'infiltré la mort. Mais avant que celle-ci ne triomphe, dans de soudains éclatements de lumière, l'écriture a déjà revêtu la boue elle-même d'une beauté aussi inattendue qu'inaltérable.

[...] même après que la voiture se fut ébranlée dans une abondante fumée grise et qu'elle eut commencé de s'éloigner sur la route qui serpentait jusqu'en bas du mont Saint-Hilaire, il retint encore sa joie au fond de lui, refoulant de toutes ses forces son allégresse, croisant les doigts dans ses poches pour conjurer le sort et faire qu'il n'arrive rien à la dernière minute, frissonnant soudain dans la fraîcheur du soir d'été, sous le ciel beige et rose qui basculait dans le Richelieu tandis qu'un morceau de lune presque blanche émergeait du sommet de la montagne. (P. 16.)

Maintenant, c'est l'automne. Celui qui ne devait être qu'un «Passager» parmi nous est retourné vers ce lieu de paix et de silence où l'avait précédé l'enfant Bernard. Il s'est établi à demeure dans la maison du Vieux de la Montagne où il a pu «pénétrer comme chez lui, sans même cogner ou sonner [...], autorisé par les circonstances à ouvrir la porte et à prendre d'une certaine façon possession des lieux...» (p. 18).

Ce n'est pas la mort subite du romancier Gilbert La Rocque, emporté par une hémorragie cérébrale, ni ses funérailles sur sa montagne de Saint-Hilaire qui ajoutent des dimensions insoupçonnées à son dernier roman. Non, c'est plutôt ce livre, troublant et beau comme un testament noir, qui confère à cette mort, trop réelle hélas! la beauté, l'étrangeté et l'immortalité d'une oeuvre d'art. □

Gabrielle POULIN